

Olivier Frébourg

Gaston et Gustave



MERCURE DE FRANCE

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Au Mercure de France

MAUPASSANT, LE CLANDESTIN, 2000 (Folio n° 3666)

UN HOMME À LA MER, 2004 (Folio n° 4526)

Aux Éditions Albin Michel

BASSE SAISON, 1991

LA VIE SERA PLUS BELLE, 1994

PORT D'ATTACHE, 1998. Prix François Mauriac de l'Académie française et prix Henri Queffélec

Chez d'autres éditeurs

ROGER NIMIER, LE TRAFIQUANT D'INSOLENCES, 1989, La Table Ronde, La Petite Vermillon. Prix des Deux Magots

SOUVIENS-TOI DE LISBONNE, 1998, La Table Ronde, La Petite Vermillon

PORTS MYTHIQUES, Le Chêne, 2002

ESQUISSES NORMANDES, National Geographic, 2002

VIETNAM, avec des photographies de Nicolas Cornet, Le Chêne, 2004

GASTON ET GUSTAVE

Olivier Frébourg

GASTON
ET GUSTAVE



MERCVRE DE FRANCE

© *Mercurie de France*, 2011.

Extrait de la publication

Pour Martin, Jules, Gaston, Arthur

« Flaubert, ville centenaire, métropole moderne, carrefour des courants contemporains, Flaubert avec son village typiquement normand où il fait bon mourir et son bazar oriental pour les touristes du Nouveau Monde, entrez et vous verrez! »

BERNARD FRANK

« Les époux se cachèrent leur secret. Mais tous deux chérissaient l'enfant d'un pareil amour; et le respectant comme marqué de Dieu, ils eurent pour sa personne des égards infinis. »

GUSTAVE FLAUBERT

I

À Saint-Malo, le vent se leva dans la nuit du dimanche au lundi de la Pentecôte. Je n'y vis aucun signe annonciateur de tempête. La veille, peu après l'aube, j'avais couru sur le sable et pris un bain de mer. Sur cette longue plage qui va de la ville close jusqu'à la pointe de Rochebonne, je ne croisai qu'une seule personne et encore d'assez loin, le peintre et écrivain de Marine, Erwan Le Goff. Le ciel oscillait entre vert et gris, glauque et ardoise. Les percées du soleil étaient chassées par de courtes averses presque tropicales.

Mes incursions à Saint-Malo ont toujours été un feu de joie. Quelques mois auparavant, en novembre, j'étais descendu à l'Hôtel France et Chateaubriand. J'avais alors débarqué de nuit par le train de Paris, déposé mon sac puis retrouvé Margaux Le Drian et Eugène Cormier au restaurant *À la duchesse Anne*. Ils avaient écrit ensemble un livre sur la grande pêche. Je serais leur éditeur. J'aime les films, comme *César et Rosalie*, *Un singe en hiver*, où un homme seul prend un taxi à la sortie d'une gare. J'aurais pu passer pour un armateur, un représentant de commerce, un assassin. En cette nuit de novembre, le vent soufflait. À peine entré dans

la chambre, j'avais ouvert les fenêtres — ne voyant de cette mer que quelques feux de balise affolés — et mes bras au coup de vent. J'avais téléphoné à Camille pour lui faire entendre le mugissement de ce souffle roboratif. En Normandie, où nous vivions en bord de mer, le temps était-il plus clément ?

J'étais reparti le matin, toujours dans la nuit, non sans avoir réservé pour le mois de mai, promesse lointaine et estivale, deux chambres à l'Hôtel France et Chateaubriand, où j'imaginai, un jour, faire naître un décor de roman et qui côtoyait le bar de L'Univers et la maison natale du vicomte François-René.

J'avais créé une petite maison d'édition vouée aux voyages. Nous savions depuis le mois de janvier que nous attendions deux nouveaux voyageurs. Camille était enceinte de jumeaux. La perspective de cette double naissance nous avait d'abord troublés — des jumeaux ! — puis convaincus d'une nouvelle preuve de vie et d'amour.

Des jumeaux, quelle aventure !, c'était le titre naïf et joyeux, un brin boy-scout, du livre que Camille m'avait demandé de lui trouver à Paris. Père, je l'étais déjà de deux garçons mais serais-je à la hauteur de ce nouvel horizon ? Un père, un homme qui ne s'écroule jamais, fait front, ne montre pas ses doutes ; une ombre qui retransverse sa propre enfance.

Les enfants sont des hommes de la préhistoire qui peignent, dansent, s'amuse dans l'instant. Les parents ont perdu toute innocence quand ils donnent la vie. Ils ont été gâchés par le chagrin, le travail, la société, les désillusions, les blessures amoureuses. Chacun de nos enfants, nous le trouvons unique — et il l'est — avant que l'âge adulte ne le transforme en commun des mortels dans l'en-

tonnoir du déterminisme. Nous souhaitons sincèrement leur donner un destin d'airain alors que tout est friable. Avec eux nous ranimons notre enfance.

Pour la plupart d'entre nous, la procréation est la seule création. Afin d'éviter peut-être de se confronter à la solitude, à ses propres démons. J'aime la phrase de François Nourissier « Faire des livres ou des enfants ». La littérature et la paternité, même affaire de transmission. Nous avons nos pères, nos amis, nos maîtresses, nos enfants, nos bâtards. La littérature est bien l'art de la bâtardise. Un livre, c'est un acte hors la loi. Bâtard : « engendré sous le bât ». Dans le dictionnaire, le bât, « dispositif que l'on place sur le dos des bêtes de somme pour le transport de leur charge », suit immédiatement le mot « bas-ventre ». La bâtardise est donc le fruit de l'amour sur une selle, à la hussarde. L'incendie de l'amour contre l'union légitime.

La société veut que ses enfants naissent dans le cadre du mariage pour les maîtriser et les transformer en agents économiques. L'acte amoureux, la copulation, la jouissance sont des pieds de nez, nos seuls faits de gangster. Le livret de famille que l'on offre aux jeunes mariés comporte pour les enfants une case « naissance » et une autre « mort ». La vie : deux cases de l'état civil. Tout doit être encadré. Le reste, du gribouillage entre les lignes. L'amour des herbes folles injurie l'ordre public. Rien de plus bourgeois que notre société qui met dans un trois-pièces deux parents et deux enfants. Je suis pour les tribus, les clans, les hordes. L'Asie et l'Afrique contre le jardin européen, la prison des origines.

Sans cesse, ma vie a croisé des bâtardes, ces filles de l'amour, vulnérables, brûlées au feu de leurs origines et de

leur corps. Ces femmes qui se cabrent à la moindre douleur ou injustice. Moi, je suis un enfant de l'ordre, du patriarcat, de la transmission. À la naissance de mon premier fils, je lui ai acheté une terre en Normandie, elle aussi hantée par la bâtardise. Elle est au cœur des familles, de leurs secrets, de leurs drames. La bâtardise chez Maupas-sant, c'est le déshonneur de l'homme : ne pas reconnaître le tréfonds de ses entrailles.

À Saint-Malo, j'étais avec Camille et nos enfants, heureux de cette ultime fête à quatre avant que nous ne soyons six, presque un équipage que je rêvais déjà d'emmenner découvrir le monde. Je n'avais d'autres ambitions que de faire voyager ma famille. Mon père m'avait donné ce goût de l'ailleurs. Il me semblait naturel de venir au festival Étonnants Voyageurs, en attendant cette nouvelle vie. On va d'une conférence à une projection. Impossible d'être rassasié. Il faut courir sur les pavés, sous la pluie, dans le vent. Et hop le soleil, le mouvement, la mer!

J'avais eu, un temps, le projet d'arriver à Saint-Malo à pied. Je voulais refaire le voyage en Bretagne de Gustave Flaubert et Maxime Du Camp, *Par les champs et par les grèves*. Ce devait être le fil buissonnier d'un livre que j'envisageais d'écrire sur Flaubert. Les servitudes éditoriales m'avaient contraint d'y surseoir.

Sous le chapiteau central où signaient les écrivains, je croisai Jacques Gardeau, dont j'aimais l'intransigeance, l'élégance, le refus de toute vulgarité. « Je suis dans la partie du cœur des ténèbres », lui dis-je en parlant de ma lecture de son dernier roman, maritime en diable.

Les enfants rendent notre perception du monde plus sensible parce qu'ils sont dans la vérité. Ils nous boule-

versent, nous traversent et nous devons les protéger. Ils nous obligent à nous hisser tout en nous déchirant. À l'idée d'être le père de quatre enfants, je me dis que je vais prendre de l'amplitude, quitter mon statut de parent de classes moyennes. Tout à coup une famille de deux enfants me semble un cercle étroit. Il faut s'ouvrir, se déployer, prendre son envol. Des enfants *et* des livres. Pourquoi dit-on qu'ils exigent des sacrifices? Le soleil impose son ombre et les dieux des offrandes.

À Saint-Malo, j'ai l'impression de me trouver dans la ville de mes origines maritimes. Pourtant je suis né à Dieppe, en Normandie. Ces deux villes partagent un destin de port de commerce et de pêche. Saint-Malo me semble un Dieppe rêvé. Une ville des marches entre Bretagne et Normandie, où Chateaubriand vit le jour. Tout est déjà devant lui : la mer, l'Orient mais aussi l'Amérique. Saint-Malo où le gabier de Mutis, Maqroll, fait escale, où mon ami Arnould caressait le rêve d'acheter un appartement mais il ne put que se reposer à l'Hôtel des Thermes quand sa pauvre tête rongée par la tumeur, enturbannée d'un foulard rouge, le faisait ressembler à un Apollinaire pirate. Ici, j'ai l'envie de me rouler dans le monde. Cette cité de granit produit chez moi un excès de fer. Nuits d'ivresse au whisky avec des marins belges et l'auteur de *La pluie à Rethel*, réveils au bloody mary, comptoirs de marine au bois vernis. J'avais pissé à Saint-Malo en compagnie de James Crumley et conversé avec Jim Harrison, sa main couleur brique pleine de fer elle aussi, ankylosée, recroquevillée sur sa canne en bois : « D'où viens-tu? avait-il grogné. Que manges-tu? » Les Américains au contact de la nature, la

géographie et l'espace résistent à la verticalité de la condition sociale. D'où venions-nous ?

Enfant, j'avais quitté la Normandie, lambiné quelques années aux Antilles. J'avais mis du temps à comprendre que la sédentarité me tuait. Le mouvement remédiait à mes peurs. Peur de la maladie, de la mort. J'avais trouvé le tour de passe-passe du voyage. Courir pour embrasser toutes les femmes du monde. Et nous courons de plus en plus vite pour fixer la beauté et la grâce de la vie. Un peu comme une allumette, simple point lumineux qui, si on la fait tourner, forme un cercle de feu. Ailleurs, dans un port, une ville étrangère, j'ai l'impression de remplir mes cales de sensations et de couleurs. J'avais cédé un temps à l'ataraxie des Anciens, à la réclusion de mon vieux Flaubert. Je m'étais vite aperçu que seuls la vitesse et le voyage permettent de respirer.

La donne avait cependant changé : père de deux garçons, j'en attendais deux autres. Je voulais naviguer un jour avec eux, dans la baie d'Along. « Papa, tu nous emmèneras à Bora Bora ? » demandait Jules, mon cadet. Le don du voyage est aussi une malédiction. Je connaissais le déchirement de laisser à quai ma famille. Conduire mes enfants chaque jour à l'école était déjà une souffrance. Et quand je les embrassais devant la cour de récréation, je pensais que c'était sincèrement intenable. M'avait-elle vrillé, cette maudite angoisse de la séparation ? Elle devait produire son onde de choc. Il fallait rester debout, première des dignités.

J'aimais voir mes fils à l'hôtel, comme ce week-end à Saint-Malo. Les hôtels offrent un pas de côté : c'est une courte vie, une fenêtre sur les possibles. On fait une halte, on regarde les murs inconnus. Rapide introspection,

réflexions sur l'amour. Les frissons vous caressent. C'est un lieu profane, traversé et retraversé par des ombres, un précipité de vies. De petites morts se cachent sous les draps. Nous nous souvenons de nos chambres d'hôtel, ces pierres plus ou moins coupantes de notre mémoire. Combien de fois m'étais-je retrouvé dans des villes étrangères, le regard fixé comme un masque de glu au plafond d'un hôtel. Ma vie d'homme, c'est une succession d'amarres larguées. Des hommes appareillent, des femmes restent à quai et parfois les rejoignent dans la nuit. Il faudrait toujours emmener la femme de sa vie sous la Croix du Sud et ne jamais regarder seul les étoiles. La splendeur est une gifle de mélancolie quand elle n'est pas partagée.

Mais je n'étais pas un voyageur solitaire dans sa chambre d'hôtel. Saint-Malo en famille. Un manège tournait devant la porte Saint-Vincent. J'y emmenai mes deux garçons, qui me hélèrent de leur avion. La Rue de la Soif appartenait à ma vie de célibataire. Notre premier voyage d'amour avec Camille, nous l'avions fait entre Cabourg, Carteret, Combourg et Saint-Malo. La cité corsaire s'inscrivait sur notre carte du Tendre.

À Sainte-Marguerite-sur-Mer, en Normandie, nous avons construit une île autour de notre maison, un motu polynésien ouvert aux amis. Et je voyais déjà à la grande table blanche de la cuisine deux nouvelles têtes. Cet allongement s'inscrivait pour moi dans la ligne de feu de la vie. Se perpétuer, est-ce bourgeois? Donner le souffle parce qu'on est mortel. Être un élément de la chaîne. S'enchaîner. S'étrangler avec sa propre famille. On est unique quand on devient père et on apprend à dissoudre le plaisir égoïste.

Nos sociétés atroces ont mis en place un totalitarisme de

la paternité et de la maternité : elles veulent à tout prix se perpétuer. Longtemps, j'ai été atteint du syndrome flaubertien : un écrivain doit se consacrer à son art, n'avoir ni épouse ni enfant. Même à ses amis, Flaubert ne pardonnait pas de se fourvoyer. Rien ne me semble plus mesquin et pourtant frappé d'une certaine vérité. Et pourquoi un écrivain devrait-il se montrer avare de sa semence ? Certains auteurs refusent de tenir leur correspondance : c'est une perte de temps. Quelle tristesse, un écrivain vieillissant, sans enfant, contemplant son œuvre se rabougrir !

Plus jeune, je trouvais souvent les parents pleins d'une résignation qui prépare à l'amertume. Mais nos enfants nous retiennent quand tout s'effondre. Et cette perception de l'effondrement, nous la ressentons quand nous avançons dans la vie.

À Saint-Malo, je traversais un état d'euphorie. Je suis toujours dans l'excitation quand je suis ailleurs. Désir de tout dévorer, de tout boire, de tout découvrir, de tout aimer. Je connais mon inclination pour les excès, cette folie de vie. Parfois, je me rigidifie, pour ne pas verser dans l'abîme. À Saint-Malo, le dimanche, sur les remparts, nous avions marché, Camille et moi, avec des amis pour atteindre une crêperie fortifiée. Il y avait au mur un sabre de marine et la photo d'un contre-amiral. Je m'interrogeai sur l'histoire de cet homme en uniforme blanc, ancien résistant. Ses cendres avaient été dispersées en mer face à la crêperie dont il était un habitué.

Avant de sortir dîner, j'avais retrouvé Camille dans la chambre de l'Hôtel France et Châteaubriand. Elle n'avait pas eu le temps de se reposer pendant la journée et ressentait une douleur ombilicale. Allongée sur le lit, elle regar-

dait à la télévision *Titanic*. Quelques minutes, je regardai les deux comédiens dégringoler de la plage arrière du navire et voler par-dessus bord. Immersion. « J'ai presque envie de rester à l'hôtel », dit-elle. Les enfants jouaient dans la chambre, incontestablement il fallait sortir pour parer à tout énervement.

À petits pas, Camille se décida à venir avec nous. Le vent soufflait sur les remparts. Antoine Duroy, l'un des auteurs de ma maison d'édition, parla longuement de ses neveux, des jumeaux. Sur les remparts de Saint-Malo, sous le vent, nous n'avons pas résisté à l'envie de nous pencher au-dessus des flots noirs.

Au matin, le lundi de la Pentecôte, le vent avait forcé et la tempête s'était levée. À peine avais-je pu atteindre l'École de la marine marchande pour écouter une conférence pleine d'humour de mon ami Gabriel sur ses voyages en Russie. Camille était reposée, lumineuse à la table du petit déjeuner, avec les enfants qui se jetaient sur le buffet. Ils nous interrogeaient sur la destination de nos prochaines vacances. Retournerions-nous à Piana, en Corse, à l'Hôtel Capo Rosso, où nous avons passé les vacances de Pâques? Ils avaient adoré ses petits déjeuners. Nous savions que nous étions sur le point de tourner une page de notre album de famille. Le tour du monde ne serait pas pour tout de suite. Nous rêvions de nous installer six mois en Asie. Pourquoi pas au Vietnam, où j'allais chaque année et que Camille avait tant aimé. Elle était montée dans la chambre préparer les affaires des enfants. J'avais pris le chemin du Festival. La tempête en interdisait l'accès.

Des camions-poubelles de la Ville étaient collés contre la grande tente pour qu'elle ne s'envolât point. Des rafales

de pluie balayaient le front de mer. Je trouvai un abri au bar de L'Univers où Eugène Cormier, ancien capitaine à la grande pêche, me dit que le vent se calmerait vers 14 heures : « C'est un coup de vent de rien du tout. » Il en avait essuyé de plus sérieux, en mer.

Nous prîmes donc en famille la route de Cancale pour la Normandie, au début de l'après-midi. Route de pluie. Camille et les enfants dormirent presque tout le temps du voyage. À Sainte-Marguerite-sur-Mer, je déchargeai les affaires de la voiture de location, un monospace ovoïde qui m'avait paru une douce protection adaptée à la grossesse de Camille. Je me changeai avant de reprendre un train à la gare de Dieppe, direction Paris, où m'attendraient Eugène Cormier et Margaux Le Drian pour une émission de radio le lendemain. Je fis marche arrière. Camille m'adressa un signe de la main comme à chacun de mes départs. Pour la première fois, son visage était recouvert du masque de la femme enceinte. Ultime vision du monde d'avant, de ma femme, de nos deux enfants, de notre maison.

Bien sûr, je pourrais laisser le Morbihan et choisir le Finistère : Quimper, Concarneau, Fouesnant, Pont-l'Abbé, Douarnenez. Pas un de ces lieux qui ne soit lié à un souvenir trop lourd. J'ai toujours la clé de la chambre 207 de l'hôtel de l'Océan, plage des Sables-Blancs.

Quant à Saint-Malo, mon histoire avec Camille s'y était épanouie, et fracassée. Je l'avais emmenée sur cette route des débuts, à Combourg, où Flaubert songea à Chateaubriand « qui a rempli un demi-siècle du tapage de sa douleur ». Je suis décidé à faire moins de bruit et moins longtemps.

Pour Flaubert et Du Camp, ce voyage par les champs et par les grèves fut une « fantaisie vagabonde ». « Le retour aussi, comme le départ, a ses tristesses anticipées, qui vous envoient par avance la fade exhalaison de la vie qu'on traîne », écrit Gustave, le plus sentimental des deux. Pour moi, la route de Bretagne jusqu'à Saint-Malo, c'est la route des adieux.

DÉNOUEMENT

Gaston est un enfant stupéfiant. Rien ne l'arrête dans ses choix, son entêtement. C'est une force de caractère. Il aime la vitesse, à vélo, à moto, en bateau. Il ne supporte pas les corps étrangers, ni les contacts intrusifs avec sa peau, les vêtements trop lourds. Il vit pieds nus dans les herbes et sur le sable. C'est un enfant des champs et des grèves. Il veut être de toutes les aventures, de tous les voyages. J'écoute et suis ses conseils. C'est un sage. Il a vu ce que nous ne voyons pas d'ordinaire. Rares sont ceux qui peuvent incarner l'adjectif « prématuré », du latin *praematurus*, mûr avant. « Né viable avant terme », précise le dictionnaire. C'est-à-dire apte à vivre. « Après le cent quatre-vingtième jour de grossesse, l'enfant est légalement reconnu viable. » Donc Gaston avait passé l'épreuve de la Loi. Mais quelle Loi? Celle de Dieu? De la médecine? De la société? Qui étaient les docteurs? Nous croyons que faire des enfants est l'apothéose de l'amour, de notre intimité, du mystère humain et nous découvrons que la Loi, grande ou petite, divine ou mesquine, nous surveille dès la vie utérine.

Gaston est un enfant de l'apocalypse, du dévoilement. Il est né dans la tempête et les éclairs. Et après la désolation